Disque dur papier : entretien avec Elisabeth Leibovici.

D'abord, le mode d'emploi de ce disque dur papier.

Il me fallait répondre à la contrainte d'un projet au format PDF de type magazine papier, contrainte de production d'autant plus forte pour moi qui travaille avec le numérique et surtout le réseau Internet depuis une quinzaine d'années et que l'idée d'un objet fini, d'une pièce originale, certes duplicable mais à l'identique, n'effleure jamais.
Je voudrais donner une métaphore pour expliquer ce que ressent un artiste qui travaille avec le code informatique et produit des objets virtuels, en mouvement, en transformation permanente. Nous sommes des magiciens, nous manipulons la matière virtuelle comme un biologiste qui aurait pour langage celui, illimité, de la construction de la vie chimérique. Notre matière, notre médium, ce sont les flux, les déplacements, les constructions sans fin... nous voyons en transparence car nous connaissons les codes des architectures fantômes qui apparaissent sur nos écrans.

Afin de rester cohérent et de penser un médium en conjonction avec un autre médium, en l'occurrence le papier, ce formidable support qui résiste au temps, à toutes les technologies, à tous les champs magnétiques, toutes les guerres nucléaires, je suis parti de l'anecdote suivante. A la fin des années 90, un comité se réunit pour le compte de la future BNF. Composé des plus grands spécialistes mondiaux d'anthropologie, d'ethnologie, de nouvelles technologies, il débat plusieurs mois de la question du meilleur support de stockage de l'information à l'ère numérique. Conclusion sans appel : le papier reste le meilleur support de sauvegarde de l'information. La principale raison est simple : un texte sur une feuille de papier est immédiatement décodable sans machines ni logiciels à l'obsolescence rapide (une dizaine d'années). Mis à part la pierre ou l'or, le platine ou le diamant, le papier est mille fois plus résistant que les supports numériques actuels (un CD-Rom = une vingtaine d'années).
Je propose donc d'associer l'impossible: un fichier numérique quel qu'il soit (image, musique, texte, vidéo...) et le support papier. Et ceci très simplement :
l'utilisateur télécharge via le pop'lab un fichier présent sur son ordinateur et voit apparaître sur son écran un fichier PDF qui contient le code de son fichier réduit d'un facteur 100 en taille : une sorte de monochrome noir, des bandes qui, si l'on applique la fonction zoomà son maximum, laissent apparaître dans l'infiniment petit le code qui les compose. Ce document papier devient ainsi une sauvegarde pérenne: il suffit d'un scanner ou d'un moyen photographique précis pour réinterpréter le code imprimé.

Qu'est-ce que ce "disque dur papier" : une conversion ? une reversion ? une fétichisation ?

On pourrait dire que tant que nous sommes des êtres de matière, il existera des projections fétichistes : une croix, un talisman, une représentation :
l'icone... peut-être que la fétichisation sauve le monde; que serions-nous sans ? Je crois beaucoup au disque dur papier, une représentation fantasmatique du code inconnu, seul compris de la machine. Le disque dur papier nous relie irrémédiablement à la machine car il nous offre la possibilité de nous en passer tout en conservant dans un coin de notre tête l'idée qu'au moment venu, il faudra y revenir.
En ce sens, il est dans la même logique psychologique que le lien fétichiste. il s'agit moins d'une conversion car ce que l'on imprime, c'est la réalité du code compris par la machine. Nous sommes constamment dans le mensonge: lorsque nous voyons une image sur notre écran, c'est l'interprétation d'un code. La machine a bien voulu se mettre à notre niveau de lecture et a converti un code de zéros et de uns en une représentation lisible par tous. Je vois dans le terme réversion la propriété symbolique du zoom : le fait de rentrer dans l'infiniment petit l'information pour en faire un carré noir... un peu comme une manipulation sur la matière, on pourrait aller plus loin et inscrire l'information au niveau moléculaire
(zut, c'est en train d'être réalisé)...

Est-ce qu'on peut lier ce qu'on voit à d'autres oeuvres ?

J 'ai d'abord pensé au "Carré noir sur fond blanc", à cette histoire de monochrome qui habite l'art et le monde depuis Malevitch et Kubrick, aux différents degrés de lectures liés à cette fonction zoomatique qui symboliquement joue un rôle puissant, puis à l'inframince de Duchamp,

à la poussière numérique… Peut-être que l'in-situ (public) de Buren se déplace à l'in-situ personnel, ce marquage contemporain qui nous envahit depuis les téléphones portables jusqu'aux blogs pour créer cet hyper-moi inaliénable entre nous et la machine. De ces codes-barres alignés qui ont unifié le monde en le scellant au capitalisme normalisateur, ces bandes arrivent via les puces Rfid au sein même de notre corps.
Et puis, la lecture verticale du monde opérée jusqu'au 11 Septembre s'est affranchie de sa symbolique unitaire pour revenir au Ground Zero, un monde plat composé de milliards de virus reliés entre eux par l'information invisible qu'ils émettent et reçoivent : un réseau.

Pourquoi ne peut-on rien y lire,pourquoi n'a-t-on pas les outils pour décoder ce qui est révélé après avoir agrandi 64 fois la bande noire?
C'est l'aspect amusant du projet : plus je zoome vers l'infiniment petit, moins j'ai de chances de pouvoir le décoder avec les outils du moment - ainsi, je peux décider d'imprimer un document qui ne sera lisible qu'avec les technologies du futur. Je pense à ces projets de lunettes astronomiques qui voient dans le passé grâce au temps que met la lumièreà nous parvenir et remontent jusqu'aux trois premières secondes aprés le big bang: c'est fantastique, ça !
Où sont nos traces ? Comment savoir sur quoi elle se fixent ? Le monde entier est-il un support de sauvegarde, de mémoire? Peut être n'avons-nous pas ces outils-là pour décoder les paroles enragées entre Van Gogh et Gauguin inscrites dans les veines des poutres en bois de la maison jaune, peut-être que la civilisation qui a sévi sur Mars il y a des millions d'années avait compris que le code et le support universels, c'étaient tout simplement la transmission génétique (via la panspermie) ou le langage des roches et des océans... Peut être aussi que nous avons déjà tous ces moyens en nous et que le temps est finalement ce vecteur zoomatique de la compréhension du monde.

L'archive. N'est-ce pas la grande question que pose tout support, tout médium ?

On enterre nos morts, on garde des traces qu'on voudrait pouvoir retrouver. La peur de la fuite du temps fétichise le moment présent. Avec les capacités des disques durs actuels, je pourrais fixer sur mon corps une caméra filmant 24h/24 la vie qui se déroule, qui l'enregistre, la stocke et ceci jusqu'à ma mort. Que faire de ces milliers de téraoctets : un témoignage ? Et ce que je filme et enregistre reste dans un format linéaire, une bande !
La sauvegarde, c'est une forme de conscience du moment présent, arrêté, posé, figé... objet possible de toutes les réinterprétations ; j'aime cette idée de moment brut, factuel.

Archiver un encodage, est-ce possible ?

Oui, c'est le cas ici avec ce projet, on archive une image codée par la machine... bien sûr, subsiste le risque que cette machine du futur ne puisse pas lire ce code mais on a au moins résolu le problème du support (et pourquoi ne pas imprimer aussi le logiciel qui permet de déchiffrer ledit code ?)

Combien de temps tu donnes aux Champ(oll)ions du futur pour permettre de lire ce que tu donnes à voir?

Les Champollions du futur seront des machines qui participeront au souvenir de l'art.

Recueilli par Elisabeth Leibovici